



Concours général

**des lycées Louis-le-Grand, Henri IV, Charlemagne, Condorcet,
Saint-Louis, Janson-de-Sailly, Buffon, Michelet, Lakanal, Hoche
et des collèges Rollin et Stanislas**

Distribution solennelle des prix, faite le 4 août 1890

**Discours prononcé par M. Léon BOURGEOIS
Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts**

Messieurs,

Dans le beau discours que vous venez d'applaudir, et que vous avez eu raison d'applaudir, parce que, à chaque page, y étaient éloquemment exprimées les généreuses inquiétudes d'un maître véritable, aimant la jeunesse et soucieux de ses devoirs envers elle, j'ai particulièrement remarqué et j'ai retenu cette parole : « Le corps des maîtres de l'enfance renferme en soi une force immense. Que ne ferait-il pas si on pouvait lui donner une âme ?... Et cette âme, qu'est-ce donc autre chose qu'une doctrine commune ?... » la nécessité

Vous ne parliez, monsieur, en exprimant ce vœu, que de la nécessité d'une doctrine morale.

Permettez-moi de reprendre votre pensée, de l'élargir et de lui donner toute sa portée. Ce n'est pas seulement dans l'enseignement de la morale, c'est dans tous les ordres de l'enseignement ; ce n'est pas seulement sur les questions qui touchent à la direction de la conscience de ces jeunes gens, c'est sur toutes celles d'où dépend la formation de leur esprit qu'il doit exister une doctrine commune à tous les maîtres de notre Université. On a dit que ce qui faisait une patrie entre les hommes, ce n'était pas l'unité des origines, de la langue, des frontières et des lois, mais seulement l'unité des sentiments et des volontés. De même, il ne peut y avoir dans un pays un véritable enseignement public, une Université nationale, que s'il existe entre les maîtres de cet enseignement, entre les membres de cette Université une doctrine, acceptée et reconnue du but de l'éducation, de son esprit et de ses méthodes, en un mot, une pédagogie commune.

Messieurs, la nécessité de cette doctrine pédagogique a été vivement ressentie par l'Université depuis vingt années. Depuis 1880 notamment, Le Conseil supérieur de l'instruction publique, à travers mille difficultés, n'a cessé de travailler à la dégager.

On lui a reproché d'avoir semblé hésiter quelquefois sur la route à suivre ; on a dit qu'il avait trop fréquemment repris et mis à l'étude les mêmes réformes.

J'ai déjà eu l'occasion de montrer combien ces critiques étaient excessives et comment, si l'on regardait d'assez haut pour embrasser l'ensemble, on reconnaissait aisément que si quelques détails pouvaient être incertains, les lignes générales du plan des réformes poursuivies avait été, dès le début, tracé d'un esprit clair et d'une main ferme. Si vous voulez bien lire, Messieurs, la lettre et les instructions sur les réformes de 1890, que j'ai tenu à faire parvenir personnellement à chacun de vous, vous apercevrez, je l'espère, combien de parties, et des plus importantes, du système de notre éducation publique sont désormais arrêtées et exactement mises au point.

Il reste certainement encore à faire, et dans les conditions de complexité du problème, en pourrait-il être autrement ? Au siècle dernier, ce problème de l'éducation publique était simple. L'instruction était le privilège d'un petit nombre. Il s'agissait pour les jeunes gens de venir occuper une place désignée à l'avance dans une société régulière et comme immobile, où l'on apprécierait surtout la justesse de leur esprit, la délicatesse de leur goût, la convenance et le poli de leurs manières. On était peu nombreux, on avait du loisir, et surtout l'étendue des connaissances était limitée.

Aujourd'hui, l'état démocratique est la loi définitive de la nation. L'instruction primaire est donnée à tous, et cent mille jeunes gens réclament virgule dans les établissements publics ou privés, l'enseignement secondaire. Les sciences ont en même temps renouvelé non seulement l'aspect matériel, mais l'interprétation du monde. Dans tous les ordres du savoir, des faits innombrables ont été observés, des lois découvertes, des théories formulées. Le lac tranquille où se reflétaient clairement les lignes du paysage Qui semblait la limite même du domaine de l'homme a disparu : c'est maintenant la mer, où de toutes parts se heurtent les courants et qui semble sans rivages. Il nous y faut guider, et menez avec nous cette jeunesse au port.

Au début de toute éducation, le maître a un premier devoir. Il doit considérer l'enfant, le jeune homme qui lui est confié, et se représenter nettement l'homme qu'il veut en faire. Le but une fois déterminé, il pourra facilement choisir les connaissances à donner, les facultés à exercer, les tendances à développer ou à contenir : tout s'ordonnera nécessairement, presque sans effort. Si ce devoir s'impose à tout homme qui veut entreprendre l'éducation d'un enfant, plus impérieux n'est-il pas pour ceux qui ont reçu le mandat de l'éducation publique, qui ont charge d'âmes envers la patrie !

Messieurs cette question s'impose à nous : Quels hommes voulons-nous faire de ces jeunes gens ?

Mes chers amis, nous voulons d'abord que vous soyez des hommes de corps sain, d'esprit juste et libre, D'instruction solide, de goût sûr, de conscience droite, de volonté forte.

Nous voulons aussi, et passionnément, que vous soyez des hommes de votre pays et de votre temps. C'est sur ce dernier point que je voudrais insister.

À toute époque, les maîtres de la jeunesse ont cherché à réunir en elle, toutes ces conditions d'éducation générales, éternelles pour ainsi dire, sans lesquelles il n'existe pas d'hommes dignes de ce nom, des conditions particulières de développement intellectuel et moral qui répondent aux besoins, aux vues, à l'idéal de la société de leur temps. Nous avons, nous aussi, un idéal très net et très élevé à la fois de l'homme de notre temps. Quelles connaissances doit-il acquérir ? À quelle méthode intellectuelle doit-il se former ?

À la première de ces questions, quelques-uns seraient tentés de répondre : pour être vraiment de son temps, il faudra que l'enfant apprenne et sache tout ce qu'on sait de son temps sur la nature et sur l'homme. Mais une pareille tâche est désormais impossible. L'ensemble des connaissances humaines est devenue si vaste qu'aucun cerveau ne peut les contenir, aucun enseignement ne suffit à les donner.

L'éducation est un art, et la première règle de tout art est de savoir choisir. Il faudra donc choisir pour les objets de notre enseignement les connaissances vraiment nécessaires à ces jeunes gens, celle qui les prépareront le plus fortement et devront les adapter avec le plus de justesse aux conditions de la vie intellectuelle et morale dans la société moderne.

C'est ce que vous avez compris, messieurs, lorsque vous avez consenti, non sans bien des regrets, à sacrifier certaines parties, certains exercices des vieilles études, à abandonner certains coins bien-aimés de la culture littéraire, et ce qui nous a déterminé nous-même apprendre en mains la constitution définitive d'un enseignement moderne, où les langues vivantes prendront la place qu'elles n'ont pu suffisamment se faire dans l'enseignement classique ancien, et qui, par un retour heureux, rendra à celui-ci, en faveur d'une clientèle d'élite, la liberté naturelle de son développement.

Messieurs, on a parlé à ce sujet d'enseignement utilitaire. Nous tenons à affirmer très haut que ce n'est pas à celui-là que nous pensons. C'est d'un enseignement classique qu'il s'agit et nous entendons ne le détourner en rien du but de toute éducation classique qui est la formation de l'intelligence et du caractère. Nous n'entendons nullement lui donner une destination professionnelle, et s'il nous arrivait d'en marquer l'utilité, l'utilité dont il s'agirait serait la plus haute et la plus noble, l'utilité morale, civique et sociale.

Ne l'oublions pas virgule l'homme que nous avons à former n'est pas un homme abstrait. A la patrie qui nous a confié un enfant, nous devons un homme capable de la servir, de la défendre, de la diriger au besoin, peut-être de l'illustrer. Il faut qu'il ait pris ici conscience de cet avenir et qu'il ait reçu de nous la préparation nécessaire pour y suffire.

Dans les rues de bataille de la liberté l'homme moderne a peu de loisir. C'est un soldat toujours au danger. Nous souhaitons ardemment qu'il ait dans son sac le livre du poète et qu'il y puisse trouver aux heures difficiles La douceur des consolations ou la flamme des enthousiasmes. Mais nous devons veiller à ce qu'il ait d'abord et toujours tous ces vivres et toutes ces armes.

Mais, messieurs, il ne suffit pas, pour définir une éducation, de dresser le programme des matières à enseigner. Ce qui caractérise une pédagogie, c'est l'esprit dans lequel ces matières seront enseignées, ou mieux encore la méthode intellectuelle qu'a l'occasion de chacune d'elles le maître cherchera à donner à ses élèves.

À chaque époque de l'histoire correspond une conception du monde, une philosophie ; à chaque philosophie, on peut dire de même que correspond une pédagogie. L'éducation du moyen-âge a été purement dialectique. C'est le règne de la Logique d'Aristote. Le terme de la préparation intellectuelle, c'est « la dispute », « l'argumentation ».

La pédagogie du seizième siècle a compris le danger de cette stérilité et voulu remplir enfin de réalité ces formes vives de la connaissance ; mais éblouie par les trésors des lettres grecques renaissantes, elle y a cherché et cru trouver tous les matériaux nécessaires, et virgule malgré les admirables tentatives de Montaigne et de Rabelais, elle a en somme tout donné à l'érudition. Puis Descartes est venu, qui a mis là, comme sur toutes choses, l'empreinte souveraine de sa méthode. Un ordre admirable est établi, mais dans une seule province de l'esprit. Le lieu des idées fait oublier le lien des faits ; l'observation du mois intérieur est le but unique de tout effort intellectuel et de toute éducation.

Enfin les sciences physiques renaissent à leur tour. Le dix-huitième siècle Sachet, et dans le même temps où la révolution politique qui doit changer la notion du droit humain se prépare et s'accomplit, les yeux de l'homme semblent s'ouvrir sur le monde extérieur, et le goût de la nature renouvelle l'art et les lettres, comme l'observation de la nature renouvelle la science. Science étend ses conquêtes sur le monde des faits et l'induction devient la souveraine des esprits.

Il semble que l'on puisse résumer en quatre mots ces périodes successives de la pédagogie française : Les formes, les textes, les idées et les faits.

Messieurs, notre pédagogie sera nécessairement plus large. Rien de ce passé ne lui est ni étranger ni inutile. Un grand philosophe français définissait ainsi, il y a quelques jours à peine, le but de notre enseignement : « il doit transporter l'évolution humaine en ce qu'elle a de meilleur dans l'esprit de l'individu ». Tous les états philosophiques dont nous avons rappelé la succession ont préparé l'esprit de l'humanité moderne ; Tous les procédés de culture ont eu de même leur utilité partielle, et notre tâche doit être de reconnaître et de conserver ce que chacun d'eux peut avoir encore de profitable pour la formation et le développement d'un esprit contemporain.

Là est véritablement virgule à nos yeux, le lien des diverses études. Chacune d'elles est moins précieuse par les notions qu'elle donne, par les connaissances qu'elle permet d'enregistrer, que par les opérations mentales qu'elle nécessite, Par l'exercice qu'elle l'exige de telle ou telle faculté, par les habitudes qu'elle imprime au cerveau et par le rôle qu'elle joue ainsi dans la constitution définitive de l'esprit.

Je n'en prendrai que deux exemples, choisis pour ainsi dire aux deux extrémités de nos programmes : la grammaire et les sciences expérimentales.

La grammaire est au nombre de ses exercices formels où s'est complu l'enseignement pendant de longs siècles. Peut-on songer pourtant à en méconnaître, non pas même l'utilité particulière pour l'apprentissage de telle ou telle langue, mais l'utilité générale ? L'étude en restera toujours nécessaire et féconde si l'on y cherche, non les curiosités et les arguties, mais l'analyse élémentaire des procédés du raisonnement et virgule suivant le mot de Stuart Mill, « les moyens de faire correspondre les formes du langage aux formes universelles de la pensée ».

La place prise dans le monde par les sciences expérimentales est immense, et la querelle des sciences et des lettres remplit notre siècle. On a cherché à faire entrer toutes les sciences dans le cadre de l'enseignement secondaire. Mais on a peut-être trop cherché dans l'enseignement de ces sciences l'enregistrement des notions qu'elles contiennent et non le profit que l'intelligence peut retirer de leurs procédés particuliers De recherche et de démonstration.

Quant aux notions même, j'ai dit plus haut comment leur nombre chaque jour croissant obligeait à choisir parmi elles ; ce sont leurs lois fondamentales et leurs résultats généraux qui seuls doivent être soigneusement appris et soigneusement retenus. Mais l'énumération infinie de tous les genres et de toutes les espèces de plantes, la nomenclature détaillée de tous les composés chimiques et de leurs équivalents, peuvent-elles être véritablement profitables à qui n'aura plus, l'année finie, l'occasion de les retrouver ?

Ce qui est non seulement utile, mais essentiel pour la formation de l'esprit, c'est la connaissance de la méthode de ces sciences de leurs procédés rigoureux d'observation et d'expérience ; c'est la connaissance et la pratique des lois de l'induction.

On a dit que la grande affaire de la vie humaine était de discerner la vérité. Tous les jours, à toute heure, dans la vie privée dans la vie publique, nous formons des jugements ; Les mathématiques, la grammaire, les exercices de composition littéraire, nous ont en somme appris à analyser une idée, à en déduire les conséquences, et la clarté, la sûreté de notre logique déductive est une des gloires de notre esprit français. Mais, en revanche, avons-nous suffisamment étudié la logique de l'observation et de l'expérience ? Ne sommes-nous pas trop souvent inattentifs dans la vérification des faits, hâtifs dans la généralisation, prêts à accepter trop facilement comme une prémisse certaine ce qui n'est qu'une hypothèse, une vue sans réalité ?

C'est cette critique des éléments premiers de toute vérité que les sciences expérimentales exigent et enseignent, c'est cette discipline que leur étude peut donner, et c'est dans ce sens et pour ce profit que nous voulons les voir garder leur place dans nos programmes, certains qu'ainsi dirigée leur culture exigerait moins de temps, coûterait moins de peine et donnerait plus de résultats.

Messieurs, il serait facile de multiplier les exemples. Mais il faut se borner. J'ai seulement voulu indiquer les principes pédagogiques grâce auxquels, il me semble, pourraient se réaliser dans notre enseignement secondaire, sans dommage pour la culture supérieure qui est le but, l'allègement des programmes et l'exacte adaptation des méthodes aux besoins de notre société. C'est autour de ces idées que je souhaiterais voir ce former cette doctrine commune qui doit être l'âme vivante et agissante de notre chère Université.

Et s'il en était ainsi, je répondrais avec certitude à la question que j'ai posée tout à l'heure : quels hommes voulons-nous faire de ces jeunes gens ? Et, pour mieux dire encore, quelle France voulons-nous que soit la France de demain ?

Je vois très nettement se dessiner à mes yeux ce que devra être, ce que sera, j'espère, le jeune Français de demain, le citoyen de notre République au premier jour du siècle qui va s'ouvrir.

Il est agile et vigoureux ; il est habitué aux règles d'une simple et saine hygiène ; il a subi les entraînements qui donnent la souplesse et la force ; il a le corps droit, le front haut, le regard franc ; il entre dans la vie avec modestie et avec confiance, comme il sied aux jeunes athlètes bien préparés à tous les combats. Il a les yeux ouverts sur l'espace qui entoure le point du monde où l'a placé sa naissance et sur le temps qui l'a précédé. Il sait les lois générales des nombres et des figures ; il sait ce que sont les forces physiques : la pesanteur, la lumière, le son, l'électricité, la chaleur, et il sait qu'elle ne sont peut-être que les diverses apparences d'un mouvement unique et qu'elles obéissent toutes à des lois semblables dont un certain nombre d'exemples ont suffi à lui montrer l'éternelle fixité. Il connaît aussi par quelques exemples ce que connaît son temps sur la constitution de la matière, sur les affinités des corps, sur les combinaisons multiples et cependant déterminées des éléments simples de ces innombrables corps composés dont la trame continue forme tout ce que découvrent ces yeux, comme il en est formé lui-même ; on a soulevé pour lui un coin du voile de la nature vivante ; il sait les conditions générales de l'échange incessant par lequel les corps vivants, et le sien même, se forment, s'accroissent et se dissolvent. Il sait enfin comment, dans une cette race supérieure à laquelle il appartient, s'est développée et règne souverainement la pensée, terme dernier et point de conscience de cette longue évolution ; il a appris ce qu'avait fait sur cette terre, depuis les quelques milliers d'années qu'elle y a pris notion de sa grandeur, cette race humaine dont il est le tardif représentant, et, dans cette humanité, il sait surtout ce qu'ont pensé, ce qu'ont écrit, ce qu'ont révélé et ce qu'on fait les ancêtres les plus directs de son esprit : la Grèce, mère de la liberté civile, de la philosophie et de la beauté ; Rome, donc la main puissante à pétri et mêlé toutes les forces du monde antique pour en forger le métal de Corinthe de l'homme nouveau ; L'Europe barbare et l'Europe chrétienne, versant l'une dans le corps de cet homme un sang violent et neuf, l'autre dans son cœur le sentiment nouveau de la pitié ; puis la Réforme et la Renaissance l'éveillant pour ainsi dire de la longue nuit du passé, et lui mettant au front comme une aurore le rayon de la liberté de penser ; la France moderne, de Descartes à Voltaire, achevant dans une langue d'une force et d'une précision définitives l'affranchissement de son esprit et faisant enfin, dans l'explosion de 1789, tomber autour de lui les dernières entraves et le dressant, au milieu du monde dans la hauteur de tous ses droits et dans le rayonnement de toutes ses libertés. Il sait tout cela, et il éprouve un sentiment profond de fierté et de reconnaissance en pensant que cet homme nouveau, dont il a fallu tant de siècles et tant d'épreuves pour préparer l'avènement, c'est lui-même ; il comprend la grandeur du dépôt sacré qui lui est confié, il jure de n'en rien laisser perdre et de n'en rien renier, de le livrer intact à ses enfants et de faire qu'à leur tour ceux-ci puissent, comme lui, se dire fils respectueux et reconnaissants de la philosophie de la science modernes et libres citoyens de la France républicaine.